

Vincent Gastineau

# Chute libre





Aigre et amer d'une quarantaine d'années assez rondelet à l'extérieur mais géométriquement véreux à l'intérieur. Ça, c'est mon patron, Baltar. Aidé par trois garçons baraqués, il vient de sortir le coffre-fort de l'entreprise. Le coffre-fort de son propre commerce. Et cela de nuit, un mercredi, alors qu'il était censé être en vacances. J'ai pris des photos. Le coffre a été embarqué dans une fourgonnette blanche que j'ai photographiée aussi.

Il se croit rusé Baltar, mais avec moi il a tout faux, il est tombé sur un os. Jasper, c'est mon nom. Avec ses lunettes à double foyer, Baltar vous regarde toujours par en dessous et lorsque vous discutez ensemble, il vous donne l'impression de vous aduler. Mais, il s'agit juste d'une impression parce qu'en réalité, il est en train de vous la mettre à l'envers sans que vous le sachiez. Une fois que vous vous en rendez compte, il est trop tard. La fois, où vous avez besoin de lui, vous ne pouvez plus le joindre, ni au téléphone, ni au bureau, même le matin aux aurores, impossible de

mettre la main dessus. C'est véritablement une sale ordure pourrie à l'intérieur mais nickel à l'extérieur, costume trois pièces, manières mielleuses, grosse voiture noire à gueule de requin et toujours un smartphone d'avance sur vous. Et il sait vous le montrer, la méprise, c'est son truc :

« Il fait machine à laver ton portable ? Et quand t'appuies sur menu, il te sort un burger ? »

Tout le monde est hilare et vous passez pour un minable. Sur un chantier, comparé à lui, vous ne valez pas un clou. Parce que ça lui arrive de passer sur les chantiers. Au début, vous le trouvez plutôt intéressé et efficace. Deux mois passent et quand ça commence à mal tourner, il disparaît, vous voyez seulement le manœuvre, un homme d'origine africaine, qui trime toute la journée sans pause déjeuner et qui vous balance si vous arrivez en retard :

« Tu seras mes yeux et mes oreilles sur les chantiers, Kader, et si tu es consciencieux par rapport tout ce qui se dit dans mon dos, tu auras le droit à ta prime de fin de mois. »

D'après ce qu'on m'a dit, il n'a jamais touché ses primes Kader, pourtant il était vigilant. Au bout du compte, il s'est fait dégager, juste avant que je grille Baltar en train de déménager le coffre. Avec mon patron, les carottes sont géantes et c'est dans l'arrière-train que vous les prenez. En plus, Baltar est un sacré mythomane mais ça aussi, vous vous en apercevez seulement après. Auparavant, comme je le disais, c'est

un type accueillant et vous êtes heureux d'avoir une relation privilégiée avec lui. Maintenant, je comprends enfin comment je me suis fait avoir. Comment il est en train d'entuber tout le monde dans une dernière magouille à l'arraché. Et comment Prodhomme, son associé, va se retrouver dans une impasse financière infernale avec perte sèche de cent quatre-vingt mille briques, sans pouvoir rien prouver juridiquement. Mais, je ne vais pas le lâcher. Il m'en a trop fait baver. À cause de lui, si j'écoutais mon toubib, je ne pourrais même plus participer à une partie de football.

Prodhomme, lui, au début, je l'aimais bien. Ce n'était pas le mauvais gars. Il était chef de chantier dans une société de plomberie à Carquefou, et puis, séduit par le personnage, il s'est mis à fréquenter Baltar et ils sont devenus inséparables. Il aurait dû se méfier Prodhomme, mais c'était un naïf, trop heureux que Baltar lui fasse le grand honneur de venir manger chez lui. On le voyait de temps à autre, il s'amenait au volant de la camionnette de sa boîte et Baltar lui faisait faire le tour du chantier. Il devenait anormalement sympa, Baltar, quand il était avec Prodhomme, il s'adressait à moi avec mignonnerie, il me tapotait sur l'épaule. Je ne savais pas trop comment réagir à cette attitude évasive parce que déjà à cette époque-là, ce n'était plus l'accalmie entre Baltar et moi. Quelques mois plus tard, Prodhomme était embauché à la PPTIM en tant que directeur

technique. On se demande où il avait été dénicher une telle qualification Baltar, c'était la première fois que j'entendais parler de cette fonction dans le domaine de la plomberie. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître qu'en ce qui concerne le matériel, Prodhomme était une pointure. Il connaissait absolument toutes les fournitures, il était incollable. Il y a pourtant des trucs qui ne sont pas évidents. Avec Prodhomme, c'était nickel chrome, il savait immédiatement le matériel qu'il fallait et il le faisait livrer rapidement. C'était un type de terrain à la base et il avait du mal à l'oublier. C'est malheureux qu'il en soit où il en est au jour d'aujourd'hui. Aujourd'hui, ce n'est pas compliqué, il a tout perdu, il erre sur un terrain pourri, acculé, aux abois comme un animal traqué. C'est très dangereux une bête acculée quand elle planque une 22 long rifle dans le coffre de sa voiture.

La PPTIM (Professionel de la Plomberie Toiture Isolation Maçonnerie) est une petite entreprise de plomberie-sanitaire qui fait aussi toutes autres sortes de travaux... Le premier jour où j'ai travaillé pour Baltar, dans une cité, je me suis fait agresser. Un jeune a surgi de derrière un mur, il m'a tapé sur la tête et il m'a arraché mon portable. C'était l'heure du déjeuner, j'étais en communication avec ma femme, je lui parlais tranquillement :

« Faut voir l'endroit, on se croirait à la préhistoire, les mecs doivent faire des feux la nuit avec les branches parce que tout est cramé ici, même les

arbres, je te jure, il y aurait des photos à faire... »

Je n'ai pas eu le temps de finir ma phrase que le type était déjà loin, il courait vers les cages d'escalier. Je me suis élancé à sa poursuite. Ils ont surgi aussitôt à une dizaine, une bande de jeunes habillée en jogging et capuche sur la tête. Je connais un peu cette ambiance. J'étais dans le merdier, il fallait que je m'arrache. Sans courir, parce que la fuite déclenche immédiatement l'instinct de poursuite. J'ai fait demi-tour. Ils m'ont rattrapé. Je n'avais pas peur, simplement c'était ma première journée de boulot et je ne voulais pas commencer par une bastonnade avec des jeunes. D'autant, qu'on est vite taxé de racisme et tout ce qui s'ensuit, même si au départ vous étiez plutôt de leur côté, on s'énerve, ensuite on ne se contrôle plus, on dit certaines choses qu'on ne pense pas, on tape sur qui on ne devrait pas et ça peut devenir un bordel monstre. Plus on se débat, plus on s'enfoncé dans une fausse guerre malodorante. C'est pervers comme truc, marécageux. Ici, c'est quand même un peu le bronx, ils ont crevé l'œil du vigile puis ils l'ont jeté dans la Loire (pas le vigile). Comme, je ne tenais pas à ce que ça se termine au fusil à pompe pour un téléphone, le mieux était de couper court. Mais, ils m'avaient rattrapé et un grand zigoto avait glissé la main dans la poche de son survêtement. Le type cria alors :

« Alors, qu'est ce qu'il t'arrive ? »

Les autres se rapprochaient. Un peu trop :

« Je ne veux rien, allez, tirez-vous de là ! »

Ils ont compris que je n'avais pas peur. C'étaient des jeunes habitués au baston, méfiants et irréfléchis. Ils se demandaient pourquoi je ne courais pas comme un vieux Gaulois ordinaire, ça les intriguait, mais d'ici trente secondes, il y en aurait bien un plus aventureux que les autres qui me balancerait un coup de latte dans la tête. Ils étaient affutés, certainement très véloces et rapides. Une fois par terre, je pourrais dire adieu au peu de dents qu'il me restait.

Donc, j'ai continué d'avancer tandis qu'eux s'approchaient de plus en plus dangereusement. Puis, j'ai atteint une zone apparemment stratégique parce qu'ils se sont arrêtés net, stoppés par une barrière indécélable. Je me suis dirigé vers le local où étaient entreposés mes outils, juste en face de la loge de Bernard, le vigile à l'œil crevé. Je devais reprendre le boulot. J'en voulais à Baltar de ne pas m'avoir prévenu que ça craignait ce projet. Le jeune m'avait totalement surpris, je ne l'avais pas entendu venir, et les autres avaient dû se marrer en suivant la scène des cages d'escalier, ils étaient devant un véritable spectacle :

« Té-ma un peu le Gaulois comment il ne voit rien venir ! »

Un vrai parc animalier dont j'avais franchi le grillage imperceptible. Il me fallait retourner au parc Procé où j'avais commencé le démontage d'une vieille chaudière chez une personne retraitée. Ils les avaient parqués là les vieux Gaulois, dans deux bâtiments un

peu à l'écart des grands immeubles. Ainsi, ils souffraient moins, entre eux, à se rappeler le bon vieux temps. Et tous les trois mois, ils pouvaient aller se plaindre au député qui les recevait en les brossant dans le sens du poil parce que ça vote les anciens. Ils l'aimaient leur député qui avait fait poser dans les escaliers des mains courantes qui n'avaient pas coûté un centime. Au moins, ils pouvaient s'accrocher à quelque chose pour grimper les étages. C'était Aristide Partisan, leur cher député, porte-parole du gouvernement. Lui aussi un onctueux aux belles manières. Sauf qu'on ne le voyait jamais sur les chantiers. Mais, il l'avait dit et redit, il allait faire sauter toutes les grandes barres et il ferait construire de jolis petits pavillons à la place.

« Où est-ce qu'il va mettre toutes ces personnes ? »

On me demandait. J'ai pris ça avec amusement et je disais aux gars :

« Mais, tu n'as pas compris qu'ils vont faire sauter les barres avec les gens encore à l'intérieur ? »

Il y a des gars qui me croyaient. Authentique. Des gars qui croient tout ce qu'on leur dit ça ne manque pas, des gens désinformés à tous les étages, l'ascenseur qui leur sert de neurones est en panne depuis trop longtemps, ils sont scotchés continuellement devant leur télé qu'ils ne savent pas éteindre. Je n'avais plus aucune envie de reprendre le boulot.

Je suis revenu sur Nantes et je me suis pointé au bureau. Baltar a tiré une drôle de tête :

« Il y a un problème ?

– C'est chaud sur le chantier, vous ne m'aviez pas prévenu, je me suis fait arracher mon portable et j'ai pris une mandale sur la tête par un jeune. »

La secrétaire a compati :

« C'est dur une agression dès le premier jour. »

Baltar :

« Bon, eh bien ça te met dans l'ambiance directement, c'est aussi bien le premier jour. Tu as récupéré le téléphone ? »

J'ai répondu que non mais que, quand même, le jeune ne pourrait pas l'utiliser puisque j'en avais gardé la moitié dans la main. Baltar m'a signalé de suite que les smartphones n'étaient pas remboursés, qu'il ne pouvait rien faire pour le moment mais dès que possible, il m'en fournirait un nouveau. Puis il m'a demandé pourquoi j'étais revenu immédiatement au siège alors que mon boulot m'attendait là-bas.

« Je ne sais pas trop mais franchement continuer tout seul, je ne le sens pas. De toute façon, je ne pourrai pas descendre la vieille installation sans un coup de main, elle pèse plus deux cent cinquante kilos. »

Baltar se tenait derrière son bureau. Tout calme, tout suave :

« Bon, pour l'instant, je ne peux pas t'aider, j'ai personne mais je vais m'arranger pour te mettre un intérimaire. Un manœuvre. En attendant, reprends le boulot, il faut que Mangin ait l'impression que ça

avance, si tu fais ce boulot correctement, nous avons deux cents appartements qui vont suivre. Je te le demande à titre personnel, c'est important pour l'entreprise, il faudrait que tu finisses cette résidence avant la fin de la semaine. Combien de logements peux-tu faire par semaine ?

– Par semaine ? »

Je ne comprenais pas où il voulait en venir. Parce qu'il fallait déposer l'ancienne installation, changer toute la tuyauterie et la chaudière, recréer tous les passages à travers les murs et faire au bas mot, deux cents soudures avec tout un tas de coudages et la pose des radiateurs, autant dire un travail de titan. Avec le gaz en prime et là toutes les précautions sont à prendre si vous ne voulez pas faire exploser l'appartement avant l'heure. On doit souder à l'argent, normalement sauf que Baltar avait ordonné :

« Surtout pas d'argent, tu me soudes ça au cuivre, tu bourres bien les soudures et on en parle plus. »

Sans bien sûr abîmer la tapisserie ou la peinture. Parce que nous intervenions en milieu habité, chez des retraités, des maniaques dans des boîtes à bonbons, bourrées de meubles qu'il fallait bouger sur du sol en lino et de la moquette. Il fallait souder en position sans rien cramer.

« À mon avis, je pense que tu peux en faire deux et demi par semaine, c'est ce que j'ai dit à Mangin. »

Alors là, j'ai pouffé de rire :

« Vous vous êtes avancé trop vite monsieur

Baltar. Quand je serai rodé et que j'aurai un manœuvre, j'en ferai peut-être un par semaine et ça sera déjà une prouesse. »

Il m'a regardé par en dessous ses lunettes, contrarié, comme si déjà, je cherchais à l'escroquer. Après un temps de réflexion :

« On verra. Je pense que tu peux en faire deux par semaine, mais là il faut mettre un coup de boost, il y a de gros chantiers qui arrivent. Retournes-y et avance l'appartement de Mme Girard.

- Et l'agression, qu'est-ce que je fais ?

- L'agression ? Je vais te donner un bout de câble électrique, ça fait une sacrée matraque. Si jamais ils reviennent, tu n'auras qu'à en dégommer un, après ils t'emmerderont plus. Et si ils reviennent à la charge quand même, je leur enverrai du monde. Viens avec moi. »

Je l'ai alors suivi. Il m'a refilé un gros câble électrique recouvert d'une belle épaisseur de caoutchouc noir, et quelques recommandations en prime :

« Tu gardes toujours ça avec toi quand tu sors du local, et tu ne téléphones plus dans ou auprès de la cité, tu attends d'être rentré dans le local ou dans la voiture, et n'oublie pas de verrouiller les portières quand tu te retrouves au volant parce que c'est là qu'ils peuvent te choper, au feu rouge ou dans le virage après la supérette. »

Il avait l'air de bien connaître le problème

finalement. Comme c'était ma première journée et que j'étais en période d'essai, je ne voulais pas laisser une mauvaise impression, aussi j'ai accepté la matraque artisanale avec l'intention de ne jamais m'en servir. Quand j'ai commencé la plomberie avec mon grand frère Léo, il y a trente-cinq ans de ça, on était quand même bien plus serein. On n'avait pas de portables et on faisait les installations dans des cités où il n'y avait pas encore un chat. Seulement des ouvriers. Aujourd'hui, tout avait tourné dans le mauvais sens et les minots nous agressaient. En fait, ça ne leur plaisait pas le boulot que nous avions fait. Le fantôme des architectes s'était révélé un vrai cauchemar pour ceux qui vivaient dedans et les mêmes foutaient le feu à tout ce qu'il trouvait sur leur chemin. Les architectes, eux, ils étaient loin, dans des villas surveillées par caméras à infrarouge, ils n'avaient pas pensé plus loin que la largeur de leur spa et c'est nous qui prenions le revers en pleine tronche.

« Et pour les outils ? Vous deviez me les apporter ce matin, moi sur place j'ai simplement mon petit outillage.

– Mangin va s'en occuper. J'ai passé un accord avec lui, c'est pour ça que tu dois y retourner au plus vite. Il m'a dit qu'il passerait vers quinze heures trente. Je vais l'appeler pour lui dire que tu auras un peu de retard. »

Il m'a raccompagné jusqu'à la voiture et j'en ai profité pour lui signaler qu'elle avait les pneus lisses,

pas de roue de secours, ni de gilet de sécurité. D'après lui, il fallait faire avec mais prochainement tout changerait, nous aurions des véhicules neufs et carrément un Mac par chef d'équipe, il était sur un gros coup. Seulement, en attendant la paye, c'est moi qui devais tout avancer notamment l'essence parce qu'il n'avait pas eu le temps de commander ma carte Total.

Je venais d'arriver au local quand Mangin est entré. Il était plutôt sympathique Mangin, un beau gabarit avec un reste de cheveux filasse sur le crâne et des yeux bleus comme noyés dans le raisin. Il était malade Mangin, en bout de course, ça sentait la fin. Constamment en embuscade, il surveillait de tous les côtés en scrutant les fenêtres et les toits, comme s'il était chasser par un fusil à lunette. Selon lui, ce n'était pas la peine de verrouiller le local, on n'en avait pas pour longtemps et le gardien avait l'œil dessus. Il a insisté en se bidonnant :

« Il a l'œil dessus, tu captes ? »

Ça le faisait marrer ce genre de connerie. J'ai quand même fermé le dépôt, en lui expliquant :

– Vous plaisantez, monsieur, avec le désordre qui règne ici, le cuivre dans dix minutes il n'y en a plus. »

Il a eu l'air agacé, mais finalement il a admis :

« C'est vrai ça, le cuivre, je n'y avais pas pensé, tu as ce qu'il faut en cuivre ?

– Oui, oui, tout le nécessaire, et en quantité.

– Oui, mais faut être couvert. On va reprendre du